

B11396  
2

DC 255

M  
M3

1875



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ



BIBLIOTECA DE LA UNIVERSIDAD DE VALPARAISO

## AVANT-PROPOS

A mesure que le siècle décline, ceux qui l'ont représenté dans sa jeunesse, dans son essor d'intelligence et dans son éclat, s'en vont l'un après l'autre. La scène où ont passé des générations plus heureuses se dépeuple et se renouvelle. Les courants d'idées changent, l'esprit a ses métamorphoses comme tout le reste. Ces études que je réunis aujourd'hui, après les avoir écrites par intervalles selon les circonstances, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sont des pages dérobées à ce mouvement qui nous entraîne tous. Encadrées, pour ainsi dire, entre une évocation de la jeunesse d'autrefois et le portrait d'un jeune inconnu d'hier, elles font revivre quelques-uns des épisodes, des caractères et des physionomies du siècle. Ce sont comme des fragments de l'histoire morale d'un temps qui a

a

006391

tout connu, les espérances et les déceptions, qui, après avoir épuisé les aventures de la pensée aussi bien que les aventures de l'action, laisse la France accablée d'épreuves devant une fortune à refaire.

Autrefois, au lendemain de la chute du premier empire, les généreuses ardeurs de l'intelligence ravie adoucissaient l'amertume des défaites récentes. A peine échappée aux conflits de la force et aux invasions, la France, par un privilège de sa féconde nature, retrouvait en elle-même une séve nouvelle. C'était le commencement d'une période de libérale activité, où toutes les facultés de l'esprit se déployaient à la fois, où les lettres servaient à réparer les désastres des armes. On aurait dit qu'une mystérieuse source de vie se rouvrait au sein de ce pays fatigué de combats, et que la pensée, contenue sous l'empire, avait hâte de s'épanouir sous toutes les formes de l'histoire et de la philosophie, de la poésie et de l'art. C'est maintenant aux lettres de reprendre ce rôle de réparatrices morales, de consolatrices d'une nation plus que jamais éprouvée, d'auxiliaires de la grande convalescence; mais la première condition, c'est que les lettres se guérissent elles-mêmes, qu'elles retrouvent dans un recueillement salutaire, dans le sentiment des mal-

heurs communs, le secret d'une fécondité nouvelle et d'une action bienfaisante.

Le mal n'est point dans l'absence des talents aujourd'hui, et ce n'est pas le moment de s'abandonner à un pessimisme aussi déplacé que stérile. Des talents il y en a beaucoup, de toutes sortes; il y en a surtout en France autant que dans les autres pays. Le mal est dans une certaine incohérence universelle, dans une vie morale et littéraire où les esprits flottent à la merci de tous les entraînements et de tous les hasards, où le sentiment des choses supérieures et idéales est diminué. C'est un mal qui ne date pas d'aujourd'hui, qui a été aggravé par les révolutions, par les dominations corruptrices, et, si j'osais me citer, je reprendrais ce que j'écrivais il y a déjà plus de vingt ans, en signalant l'altération des mœurs littéraires sous la dangereuse influence d'une fausse notion de démocratie.

« Ce sont, disais-je, les vices de la démocratie transportés dans les lettres et se résumant dans ces symptômes trop évidents et trop palpables : abolition de la forte et sincère originalité au sein d'une vaste effervescence des imaginations, prédominance des suggestions violentes ou vulgaires sur les inspirations du goût, des ardeurs irréflechies du succès

sur la délicatesse morale, irruption bruyante de la médiocrité dans le domaine intellectuel comme dans un pays livré à la conquête, transformation de l'art en métier, immense et confus travail de nivellement!... La démocratie a cru n'atteindre que les supériorités aristocratiques, les immunités sociales; elle a atteint plus que cela: elle a atteint dans leur source la supériorité morale, la supériorité intellectuelle; elle a détruit l'aristocratie de l'esprit... Tandis que les qualités les plus heureuses et les plus profondes de l'art se dissipent ou s'égarant, ne sentez-vous pas comme une sorte d'impuissance ou du moins une incroyable difficulté de rajeunissement? Et de là naît cet inquiétant et douloureux problème: à mesure que la lumière intellectuelle semble se répandre, est-elle condamnée à perdre de son intensité? Il y a aujourd'hui plus d'hommes qui pensent peut-être ou qui ont toutes les apparences de la pensée: — l'intelligence a-t-elle la même force, la même vigueur, le même élan? Le nombre de ceux qui participent à une certaine culture de l'esprit augmente sans doute: — le goût général conserve-t-il sa vivacité féconde, l'inspiration littéraire s'accroît-elle en proportion?»

Et j'ajoutais encore: « Quand enfin on aura

songé à pourvoir à tous les besoins, à réparer tous les désastres, il faudra bien aussi ne point oublier cet autre vaincu resté sur le champ de bataille de nos passions, — l'art littéraire. Pensez-vous que ce ne fut rien aujourd'hui pour réveiller le sentiment de la vie, qu'une belle œuvre, un beau poème, un beau travail d'imagination ou de science apparaissant dans son éclat imprévu? Cette vie des lettres, comment renaitra-t-elle? Sera-ce par des moyens matériels en quelque sorte, tels que les encouragements clandestins ou publics dont les gouvernements disposent?... C'est une des merveilleuses fortunes de l'art de ne point être soumis dans ses prospérités et dans ses revers à l'action des stimulants secondaires. La source de sa vie est ailleurs. C'est dans cette région invisible où fermentent et se transforment les passions, les tendances, les opinions d'une époque, qu'est le secret de la décadence ou du rajeunissement des littératures. C'est dans ce drame de la vie morale d'un peuple que se cache pour les lettres le germe de la corruption ou le principe d'une fécondité nouvelle. Toute force, toute croyance, toute illusion même que vous rendez à la société, n'est-elle pas un élément vierge pour l'art, pour la littérature?... C'est à tout ce qu'il y a de jeune en

France à songer que tout ce qui se tente, se prépare ou s'accomplit politiquement, moralement et littérairement, c'est son avenir <sup>1</sup>!... »

Ces paroles qui datent d'un autre temps, où la France n'avait à compter qu'avec elle-même, avec ses passions, avec les révolutions morales et politiques dont elle se faisait presque un jeu, ces paroles n'étaient peut-être pas dénuées de justesse; elles restent bien plus vraies encore lorsque la vie nationale a été si profondément et si fatalement atteinte dans son intégrité. Ce n'est plus en effet comme autrefois. Les catastrophes sont venues mettre le signet douloureux à notre histoire, clore une longue période de succès bruyants ou faciles, et rouvrir l'ère des laborieux efforts.

Tout est changé, gravement changé, et ce serait une singulière illusion de croire qu'il n'y a plus qu'à secouer la poussière des ruines, à renouer les traditions des temps qu'on croyait heureux, où l'on se croyait tout permis. Il peut y avoir des abus, des fantaisies, des sophismes, des excès qui essayent de fleurir encore comme si rien ne s'était passé: ils ne sont plus de saison, ils ne répondent plus même à

<sup>1</sup> LA DÉMOCRATIE EN LITTÉRATURE. — *Revue des Deux Mondes.*

un certain instinct public, désormais fatigué de mécomptes et affamé de réparations. Le rôle des lettres aujourd'hui est de réchauffer et de guider cet instinct, de s'inspirer de cette situation nouvelle où les restitutions de la vérité et du goût aident à l'œuvre commune, où il n'y a plus pour tous enfin qu'une pensée, une inspiration, une passion: la France, — la France à relever par toutes les supériorités de l'esprit comme par toutes les prévoyances de la politique!

Mai 1875.